



Since January 2020 Elsevier has created a COVID-19 resource centre with free information in English and Mandarin on the novel coronavirus COVID-19. The COVID-19 resource centre is hosted on Elsevier Connect, the company's public news and information website.

Elsevier hereby grants permission to make all its COVID-19-related research that is available on the COVID-19 resource centre - including this research content - immediately available in PubMed Central and other publicly funded repositories, such as the WHO COVID database with rights for unrestricted research re-use and analyses in any form or by any means with acknowledgement of the original source. These permissions are granted for free by Elsevier for as long as the COVID-19 resource centre remains active.



Available online at
ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France
EM|consulte
www.em-consulte.com



PRATIQUES ET CONCEPTS

Le suicide assisté : quand le législatif ne peut se substituer à l'existentiel



Assisted suicide: When the legislative cannot take the place of the existential

C. Bommier^{a,*,b,c}

^a Hôpital Saint-Louis, 1, avenue Claude-Vellefaux, 75010 Paris, France

^b Assistance publique—Hôpitaux de Paris, 3, avenue Victoria, 75004 Paris, France

^c Université de Paris, 12, rue de l'École-de-médecine, 75006 Paris, France

Reçu le 24 mai 2020 ; accepté le 1^{er} septembre 2020

MOTS CLÉS

Éthique ;
Euthanasie ;
Santé publique ;
Sens ;
Suicide assisté

Résumé La question du sens de la vie se pose autant au jeune qu'à l'ancien, dès lors qu'il expérimente sa finitude par une quelconque expérience de mort. Pour explorer la question avec un certain recul, étudions la mort et le suicide à différentes échelles. Si nous devons comparer le suicide à une des morts cellulaires, peut-être que nous le comparerions à l'apoptose en tant qu'elle est réalisée par la cellule elle-même. À l'échelle animale, la survie suit la loi du plus fort ou du plus intelligent. À l'échelle anthropologique, les civilisations survivent dans l'illusion de leur immortalité. Il est certain que le suicide est un acte des plus intimes et peut, à cet égard, être considéré comme un acte de liberté puisqu'il soulage la perception du corps de toute loi physique, la perception étant abolie par le décès. La fascination pour le suicide s'appuie sur une exploration intellectuelle, une recherche de réponse absolue en opposition à tout relativisme, qui paradoxalement va prendre corps dans l'anéantissement. En période de pandémie et de confinement, l'humanité fait l'expérience de sa finitude. Le confinement a réinstallé un sentiment de solitude dans une société qui vit d'une hypercommunication permanente. Dans ce texte, l'auteur démontre que le suicide doit être évité parce qu'il est un non-sens autant pour l'individu que pour la collectivité. Alors, vivre le handicap tout autant que la vieillesse devrait être plus valorisé, et des politiques de santé publique contre les causes menant au suicide devraient devenir des priorités de l'État. Finalement, loin d'une pathologisation du suicide, la question de reconnaître juridiquement le droit au suicide (non assisté) pour les personnes le réussissant doit être posée.

© 2020 Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

* Correspondance.

KEYWORDS

Ethics;
Euthanasia;
Public health;
Sense;
Assisted suicide

Summary The question of the meaning of life arises as much for the young as for the old, as soon as they experience their finitude through some experience of death. To explore the issue in retrospect, let's look at death and suicide at different scales. If we were to compare suicide to one of the cell deaths, perhaps we would compare it to apoptosis as performed by the cell itself. At the animal level, survival follows the law of the strongest or the most intelligent. On an anthropological scale, civilizations survive in the illusion of their immortality. It is certain that suicide is a most intimate act and can, in this respect, be considered an act of freedom since it relieves the body's perception of any physical law, perception being abolished by death. The fascination for suicide is based on an intellectual exploration, a search for an absolute answer in opposition to all relativism, which paradoxically will take shape in annihilation. In times of pandemic and confinement, humanity experiences its finiteness. Confinement has re-installed a sense of loneliness in a society that lives on constant hyper-communication. In this text, the author demonstrates that suicide must be avoided because it is nonsense for both the individual and the community. Thus, living with disability as well as old age should be valued more highly, and public health policies against the causes leading to suicide should become state priorities. Finally, far from pathologizing suicide, the question of legally recognizing the right to (unassisted) suicide for those who commit it must be asked.

© 2020 Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

Introduction

La question du sens de la vie se pose autant au jeune qu'à l'ancien, dès lors qu'il expérimente sa finitude par une quelconque expérience de mort. Le regard d'un jeune médecin est celui d'un témoin régulier des sévices de la mort, même si elle ne l'a pas encore couvert de son ombre menaçante.

À 30 ans généralement, on ne peut encore prétendre avoir la sagesse nécessaire qui se bâtit en fréquentant la mort au quotidien, en expérimentant sa présence impalpable dans la douleur de vivre ou en sentant sa brise dans l'altération existentielle que peut être une maladie grave. Mais à 30 ans, on a de nombreux chemins devant soi, creusés par tant d'ancêtres. Il nous revient de regarder l'horizon, de relier certains chemins et d'en éviter d'autres, de jeter un regard franc sur nous-mêmes et de faire des choix au service de ce que nous poursuivons sans cesse : le sens.

Le chemin biologique

Les cellules de notre corps meurent principalement par apoptose ou par nécrose. L'apoptose est la mort cellulaire programmée, ou mort cellulaire naturelle. Son étymologie grecque se traduit par la chute au loin, comme si on parlait de la chute des feuilles d'un arbre. Cette mort est soit induite par un signal extérieur venant de l'environnement cellulaire (voie extrinsèque), soit par des signaux internes à la cellule (voie intrinsèque). Cette mort, décrite comme naturelle, participe à la fois à l'homéostasie de nos tissus et elle est aussi nécessaire à de nombreux mécanismes du développement (par exemple, sans apoptose, nous aurions une palme au lieu de 5 doigts). De nombreuses maladies reposent en partie sur la défaillance de l'apoptose, de

maladies du développement aux cancers. À l'inverse de l'apoptose, la nécrose est la mort non naturelle, non programmée, anticipée de la cellule. Cette mort a une origine exogène contre laquelle la cellule n'a pas de mécanisme de défense suffisant. Enfin, ces morts cellulaires se distinguent de l'autophagie (autolyse, autophagocytose) qui permet à la cellule de survivre en « se mangeant soi-même », en grignotant une grande partie de ses composants afin de les recycler elle-même.

Si nous devions comparer le suicide à une de ces morts, peut-être que nous le comparerions à l'apoptose en tant qu'elle est réalisée par la cellule elle-même. Nous pourrions même dire que l'apoptose par voie extrinsèque serait en quelque sorte un suicide assisté. La cellule, trop vieille ou trop défaillante, s'autodétruit. À l'échelle cellulaire, le suicide – qu'il soit assisté ou non – est donc la règle commune.

Le chemin phylogénétique

Les espèces non-humaines habitant la Terre partagent avec nous, les Hommes, une ancestralité phylogénétique. Nous partageons des caractères, qu'ils soient moléculaires, cellulaires, organiques, comportementaux ou sociétaux. Après que Charles Darwin l'ait suspecté, nous avons compris la manière dont nous partageons cette ancestralité avec les autres habitants terrestres et nous avons élaboré une théorie de l'évolution, faisant de celui qui est le plus adapté à son milieu de vie le meilleur candidat à la survie. Bien que des comportements d'autodestruction aient été supposés chez des animaux vivant au milieu des Hommes, nous pouvons avancer trivialement que la mort dans le monde non humain est directement liée à la loi du plus fort ou du plus intelligent : « la loi de la nature », dira-t-on.

Le chemin anthropologique

Animal lui aussi, *Homo sapiens* est un mammifère primate hominoïde omnivore bipède au cerveau très développé, à l'origine de civilisations qui le dépassent individuellement. Ces civilisations obéissent aussi à une loi macro-évolutionniste puisque certaines civilisations se sont éteintes au profit d'autres plus vigoureuses. Ces civilisations s'organisent sur la base d'une culture toujours en évolution. Nous pouvons reprendre L-V. Thomas en disant que « toute civilisation se construit sur l'illusion de son immortalité » [1]. Sans imaginer de lendemain, une civilisation n'a pas de raison à sa survie. Souvenons-nous avec tristesse des cas de suicides collectifs chez les indiens Guarani en Amazonie. À l'échelle individuelle, Freud prétend que « la mort n'existe pas pour l'inconscient » [2]. Il est donc difficile de concevoir le suicide d'une civilisation, sauf si tous les hommes la composant décidaient simultanément de rompre avec leurs croyances ou de se suicider. Le suicide est la treizième cause de mortalité dans le monde et la première chez les jeunes. Tant qu'il ne dérange personne, il est accepté. S'il interfère avec l'illusion d'immortalité civilisationnelle, il devient réprimé. On comprend alors qu'il soit découragé dans une société théiste faisant du corps un don de Dieu, qu'il soit regretté dans n'importe quelle société communautaire ou encore qu'il soit banalisé dans une société individualiste et athée. Paradoxalement d'ailleurs, quand la mort est désirée, c'est certainement qu'on lui attribue une valeur positive, un apaisement, un soulagement, un certain bonheur quelle que soit sa forme. Et dès lors qu'est suggérée une opposition entre un bien et un mal, c'est peut-être finalement un aveu de théisme.

Regard sur le suicide

L'absence de mention d'une quelconque répression du suicide dans les textes législatifs datant de la Révolution française font de cette période le début de la dépénalisation de celui-ci en France. Il est certain que le suicide est un acte des plus intimes et peut, à cet égard, être considéré comme un acte de liberté puisqu'il soulage la perception du corps de toute loi physique, la perception étant abolie par le décès. D'autres actes sont tout aussi intimes : penser, prier. À écouter Descartes (« Cogito ergo sum » [3]) puis Pascal, la raison classique nous apprend que cette intimité est ce qui nous plonge dans le réel. Logiquement, il semble donc que la question du suicide soit directement liée à l'appréhension du réel. Si le réel est une étendue neutre dont la valence est la même que celle de la mort, la mort n'est ni crainte ni souhaitée et advient quand elle doit advenir : dans cette perspective, le suicide n'a pas de raison particulière et s'il est réalisé, il est en fait un acte d'autonomie, une manière pour l'individu de se prouver qu'il se détermine en dernier recours, à compter que cette détermination ne soit influencée par une quelconque pensée extérieure. Si le réel est une prison des pensées, un enferment des possibilités, une restriction de l'Être, alors la mort devient désirable : quelle que soit la souffrance associée à l'agonie, le suicide est vu comme une libération ou une fin, selon que le commettant espère ou pas une vie après la mort. Il est toujours délicat d'envisager le suicide pour une personne religieuse : celle-ci

sera plutôt attirée par le martyr que par l'annihilation. Si le réel est perçu positivement, le désir de suicide est alors la conséquence d'une perte de sens : l'individu ne se sentant plus digne de vivre, il a trahi ses idéaux, a perdu la personne qui donnait sens à son existence ou voit sa vision du sens de la vie complètement perturbée par un événement particulier (rupture amoureuse, perte d'un emploi, etc.). Dans le cas des personnes âgées (ou plutôt « se sentant âgées ») qui désirent mourir, on pourrait utiliser l'image d'une fleur qui se fane : le réel était une étendue positive puis la restriction de possibilité de pouvoir en profiter et l'angoisse d'en subir des souffrances poussent l'individu à raccourcir la fin de sa vie. Le suicide est alors à la fois perçu comme un acte de sagesse (« j'ai conscience de ce qui m'attend »), de fugue libertaire (« contre toute attente, je vais partir ailleurs, là où on ne pourra plus me trouver »), voire même de générosité (« je ne veux pas peser sur mes proches ou sur la société, je vous soulage de mon poids »). Cette vision s'appuie sur les chemins biologiques et phylogénétiques évoqués plus haut : l'homme doit mourir pour permettre aux autres de mieux se développer, surtout lorsqu'il n'est plus adapté à son milieu de vie. Le corps devient un déchet en puissance qu'il s'agira de traiter et de recycler ; l'esprit s'éteindra sur un ultime coup d'éclat ; quant à l'âme, qui peut savoir ? Quoiqu'il en soit, la fascination pour le suicide s'appuie sur une exploration intellectuelle, une recherche de réponse absolue en opposition à tout relativisme, qui paradoxalement va prendre corps dans l'anéantissement.

Si la Révolution française est à l'origine de la dépénalisation du suicide, elle a aussi repris à son compte la pensée stoïcienne attribuant à chaque vie humaine une dignité. Sur cette dignité se fondent une multitude de droits de l'Homme en tant qu'Homme. Et puisque nous sommes Hommes et que nous respectons la dignité de tous, alors une vie sociale est possible de même que l'élaboration d'une culture commune. Vouloir régler la question du suicide, ce serait vouloir que nous ayons tous les mêmes concepts de dignité humaine : revient alors la question de l'âme. Si nous regardons de nouveau attentivement les motifs de suicide, nous constatons qu'en dehors de toute croyance religieuse assumée, nous retrouvons les notions suivantes : regard rétrospectif sur sa vie, résolution d'un problème intérieur, perte de sens de la vie à venir. Ces notions témoignent largement de valeurs morales, que celles-ci se rapportent finalement à la déesse-philosophie, la déesse-civilisation ou à la déesse-jeunesse : dans toutes les situations, elles témoignent d'une croyance religieuse (« qui relie ») dont les structures symboliques sont changeantes. L'Homme renverse les codes religieux traditionnels : pétri par la culpabilité de par son conflit avec le réel, il prétend par l'hyperpuissance se donner son propre « jugement dernier », et refuse l'espérance en s'offrant le néant. Se suicider, ce serait donc un non-sens, croire en l'illusion de l'indépendance alors que l'acte se fonderait sur des valeurs morales par essence collectives et donc religieuses. Tout comme la mort est un non-sens absolu [4].

Face à la mort, le courage d'être

En période de pandémie et de confinement, l'humanité fait l'expérience de sa finitude. Le confinement a réinstallé un

sentiment de solitude dans une société qui vit d'une hypercommunication permanente. Confiner des paysans du XIX^e siècle n'aurait pas eu le même impact psychologique que de confiner des citoyens du XXI^e. En effet, notre monde utopique a globalement oublié la fréquentation de la solitude, de la souffrance, de la mort. Même seuls, nous avons le téléphone, internet et les réseaux sociaux. Même malades, nos sociétés feignent l'apaisement en remplaçant la sagesse par l'hédonisme. Il aura fallu qu'une cathédrale brûle pour se rappeler que nous avons une culture, et que surgisse une pandémie inédite pour nous rappeler à nos destins mortels. Nous avons même envisagé une horrible mort, par étouffement en l'absence de ventilateurs et dans une douleur indicible en l'absence de sédatifs suffisants. Nous avons imaginé la faucheuse rugir dans nos foyers, glacer notre sang d'un frisson soudain et tétaniser tous ceux qu'on aime. Mais l'Homme est. Il a le cœur et la rage d'être, et en cela il se différencie de ses congénères phylogéniques. Certes, comme les autres primates et les autres animaux, il élève sa progéniture et veille à la survie de son espèce dans la mesure du possible. Mais plus que cela, l'Homme aime et est capable de s'oublier pour un ou des autres. Cela est une part essentielle de son mode de vie, et le sens qu'il en tire le rend capable d'aller encore plus au-delà. Ce comportement est tout sauf naturel : à l'encontre de sa satisfaction immédiate et de son instinct, il prend un risque pour lui afin d'aider les autres. Au cours des dernières semaines, nous avons pu observer toutes les strates de notre société se mobiliser : face au spectre mortel du COVID-19, les soignants ont reconfigurés leurs hôpitaux, les industriels ont reconfigurés leurs outils de production, les grandes surfaces alimentaires ont assuré l'approvisionnement nécessaire, les distributeurs de tout secteur se sont mis à contribution, etc. Et alors que les mobilisés ne se sont jamais autant sentis Hommes, des confinés débattent de la réglementation du suicide.

Le suicide assisté, ou le non-sens par l'absurde

Les promoteurs du suicide disent sans arrêt qu'ils désirent la mort avec sérénité, car il n'est pas d'angoisse mortelle sans angoisse d'éternité. De nombreux poisons existent et ont des effets certains : la toxine botulique (paralysie rapide et décès par asphyxie), le cyanure (insuffisance respiratoire aiguë), la ricine (décès plus lent en quelques jours), la strychnine (convulsions et état de mal allant jusqu'à l'engagement cérébral), les anatoxines (insuffisances hépatique et rénale aiguës) et d'autres encore. Pourtant, ces promoteurs manifestent afin d'être aidés dans le dernier geste et surtout pour ne pas être conscient lors de leur agonie. Qui plus est, des propositions de lois sont écrites pour « encadrer » ce geste, comme si le mourant invoquait la complicité de la déesse-république, entraînant avec lui les « bourreaux » (sous couvert du nom de « soignants » ?) qui devraient lui administrer le produit létal. Nous n'épilouernerons pas non plus sur les enjeux économiques qui participent à la décision du suicide ou encore sur le rôle des proches dans cette décision. Lorsqu'on est Homme bercé par un rêve prométhéen (tout-faire) ou par un désir brûlant d'amour (tout-aimer), le suicide doit être évité parce qu'il

est un non-sens autant pour l'individu que pour la collectivité.

Au-delà de la médicalisation du suicide, une prise de conscience politique des causes menant au suicide

La souffrance psychique ne saurait être dénoncée, elle est inhérente à la nature humaine. Loin d'une pathologisation du suicide, la question de reconnaître juridiquement le droit au suicide (non assisté) pour les personnes le réussissant doit être posée.

Cependant, puisque la majorité n'y arrive pas et pour que nos existences gardent un sens, la souffrance doit être combattue, ainsi que les facteurs qui amènent au désir de mort. Aux Etats-Unis où la santé est payante et donc chère, le cancer est la première cause d'endettement et la réflexion sur l'euthanasie est plus promue qu'en France par exemple. Toutes les causes de misère sociale aboutissant à un sentiment de dégradation de la dignité et de l'honneur doivent être combattues. Pour que le suicide régresse, vivre le handicap tout autant que la vieillesse devrait être plus valorisé : une société où le validisme règne en maître souverain est une société de l'aujourd'hui sans lendemain, de la performance sans transmission, soit une société à l'agonie. De nombreux contemporains vantent la liberté d'expression acquise avec la sécularisation de notre société, et ils ont raison : cependant, notre religion-république n'offre pas la possibilité d'un pardon et d'une rédemption, autant qu'elle est sur le point – avec la suggestion de la légalisation de l'euthanasie – de mettre la mort à la table de l'amour. C'est pour cette raison anthropologique, cette question de survie, que la liberté de culte et le respect de la vie privée sont désormais des enjeux de tout premier plan.

Ensuite, concernant la souffrance physique induite par des maladies graves, ceci est du domaine médical. Un arsenal législatif (terme guerrier) existe déjà et la loi Léonetti est bien celle dont l'autorité est la plus acceptée par les soignants tout autant que les patients. Si celle-ci traite avec beaucoup de justesse de la fin de vie des personnes atteintes de maladies graves et sans espoir thérapeutique, elle ne semble pas s'appliquer avec autant de mesure pour les patients atteints de troubles neurodégénératifs, de patients en état végétatif ou même d'enfants à naître ou tout juste nés et atteints de pathologies très graves. Ces lacunes sont un champ de recherche majeur en éthique dans les années à venir et dont les soignants doivent s'emparer.

Protection des droits des sujets humains et animaux

Les auteurs déclarent que les travaux décrits n'ont pas impliqué d'expérimentations sur les patients, sujets ou animaux.

Consentement éclairé et confidentialité des données

Les auteurs déclarent que les travaux décrits n'impliquent aucun patient ou sujet.

Financement

Cette étude n'a reçu aucun financement spécifique d'une agence publique, commerciale ou à but non lucratif.

Contribution et responsabilité des auteurs

L'ensemble des auteurs attestent du respect des critères de l'International Committee of Medical Journal Editors (ICMJE) en ce qui concerne leur contribution à l'article.

Remerciements

À Charles Sarraute, doctorant en sociologie, pour la richesse des échanges ayant permis la maturation de ce texte.

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

Références

- [1] Thomas LV. Anthropologie de la mort. Paris, 540 p: Éditions Payot, « Bibliothèque scientifique »; 1975.
- [2] Freud S. Deuil et mélancolie. Paris [traduction Aline Weill - langue d'origine : allemand (Autriche)]: Éditions Payot Essais Payot N° 783; 2013.
- [3] Descartes R. Discours de la méthode. Paris: Gallimard Folio Essais N° 158; 1991.
- [4] Jankélévitch V. La Mort. Paris, 426 p: Flammarion; 1977.